

avec l'émeute. On ne croit pas qu'une...
viennne nécessaire de proclamer l'état de
siège. S'il le fallait pourtant, évidemment
le Parlement serait convoqué immédiatement
et le ministère peut être sûr d'être
promptement et fortement appuyé dans
l'adoption des mesures les plus efficaces.

Stephens, assure-t-on, est en Irlande.
Il est venu d'Amérique à bord d'un steamer
de la maille d'Angleterre; il aurait même,
dit-on, passé un jour et une nuit à Londres.
Ses amis font si bonne garde autour de
lui, qu'il sera bien difficile de le prendre.

Le gouvernement a offert aux membres
du comité de la démonstration de la réforme
Primerose-Hill, qui se trouve situé au nord
de Londres et qui est séparé de Regent's-
Park par une route. Cet endroit peut contenir
250,000 âmes. Le comité décidera ce
soir s'il accepte l'offre du gouvernement.
Il acceptera à moins qu'il ne puisse trouver
quelque local plus rapproché du West
End. Il est certain que les membres du
comité assument une large et lourde responsabilité : s'arrogeant le pouvoir exécutif,
ils ont ordonné que le 3 décembre fut
jour férié pour toutes les classes ouvrières
et maintenant ils nomment des constables
spéciaux chargés de maintenir l'ordre !
C'est un gouvernement constitué dans un
gouvernement.

Le moment est d'autant moins bien
choisi pour cette manifestation qu'il y a
actuellement 270,000 ouvriers sans ouvrage,
ce que le comité devrait savoir, et il ne
devrait pas ignorer non plus que dans tout
le pays il règne une grande détresse. Ce
n'est pas dans de pareils instants que l'on
doit faire de la propagande politique. Aussi
règne-t-il dans les esprits une certaine
anxiété au sujet de la journée de lundi
prochain.

REVUE DES JOURNAUX

Un de nos écrivains militaires qui, sous
le pseudonyme de Louvrey, a traité dans
le journal la France la question de la
réorganisation de nos forces nationales,
croit devoir exposer quelques dernières
considérations :

« Nous avons dit, écrit-il, que si l'exonération
devait être supprimée de droit en
temps de guerre, on devait la maintenir,
dans l'état de paix, car elle est la sauvegarde
des professions libérales.

Nous ajoutons que, par une combinaison
fort simple, on pourrait favoriser
les professions libérales tout en fortifiant
moralement, et sans pertes, l'effectif de
cette partie de la réserve que nous avons
appelée réserve mobile.

En effet, si la masse des jeunes hommes
de 21 à 30 ans est divisée en deux
classes, dont l'une composée des premiers
appelables en temps de guerre comprend
la catégorie de 21 à 25 ans, et l'autre
composée des sédentaires, comprend la catégorie
de 25 à 30 ans, n'y aurait-il pas tout
profit pour l'armée combattante, et tout
avantage pour les professions libérales, à
autoriser la substitution d'un homme de la
réserve mobile, première à marcher, par
un homme de la réserve sédentaire ?

Evidemment, ces substitutions ou permutations,
si elles sont autorisées par la loi,
auront une double portée :

1. Le sédentaire passant dans la fraction
mobile sera, presque toujours, un
homme ayant servi, un familier du drapeau,
porté par goût, par vocation, à
reprendre le métier des armes ;

2. Le jeune homme de la réserve mobile,
devenant sédentaire, trouvera dans
ce cadre immobilisé les conditions de
sécurité et, en quelque sorte d'immobilité
qui importent à sa carrière de prédilection.

Et qu'on n'en doute pas, si le nombre
de ceux-ci devenait considérable, le nombre
des anciens soldats faisant de gré à
gré, retour au drapeau, ne serait pas
moins grand; l'armée n'en deviendrait
que plus robuste et les familles n'en seraient
que plus rassurées.

Le Journal des Débats fait observer que
l'attitude hostile des Etats-Unis n'aurait
fait que surexciter l'opinion et aurait
échauffé parmi nous tous les courages, si
le peuple français eût réellement pensé
que l'achèvement de tous prix de l'entreprise
mexicaine nous était commandée par
l'intérêt ou par l'honneur de la patrie :
« Mais l'idée d'entrer en guerre pour résoudre
dans notre sens la question philosophique
de la régénération des races latines ou
la question non moins oiseuse des
avantages de la monarchie sur la république,
n'était point faite, poursuit M. Prevost-Paradol,
pour devenir populaire ni pour décider la France
à un si sauglant sacrifice. C'est de ce jour que
l'opinion, véritablement émue, a pu exercer
indirectement une certaine influence sur
les résolutions du pouvoir; soyons justes
pourtant : cette influence n'eût pas existé
si la résolution finale du gouvernement français
eût été la même, par la simple raison
qu'il ne songeait pas et ne pouvait songer
à fonder le trône de Maximilien au prix
d'une guerre avec les Etats-Unis. Il n'y a
donc aucune sincérité à dire que c'est la
nation qui a retenu à tort le gouvernement
lorsqu'il était assez sage pour se retenir
tout seul. »

L'Union s'occupe de la question
Romaine :

« Pourquoi le Piémont tient-il tant à ce
que la France quitte Rome ? Uniquement
parce qu'il compte y aller. Que ce soit par
le grand chemin de la Révolution ou par
le sentier tortueux de l'annexion, peu importe !
Ce qu'il veut, c'est que nous abandonnions
la Ville-Eternelle pour s'y installer. « Moyens
moraux, » ou moyens brutaux, émeute et
déchéance du trône pontifical, exil ou fuite
du Saint-Père, plébiscite ou insurrection, c'est
une affaire de temps et d'occasion. Il ne
repousse ni n'adopte aucun procédé, et
tous lui paraissent bons, pourvu qu'ils
soient impunis et qu'ils réussissent.

« Avant tout, il faut que l'armée française
parte. Le reste le regarde, et il s'en charge.

« Si le Piémont avait l'ombre de franchise,
il ne dirait pas avec le baron florentin que
la convention n'a pour but que « de placer
la souveraineté pontificale dans la situation
de toutes les autres souverainetés. » Ce n'est
pas vrai !

« Quelle est la souveraineté qui n'a pas le
droit d'appeler ses alliés à son aide ?
Quelle est celle à qui on ose interdire de
stipuler avec des tiers les conditions d'un
secours actuel ou éventuel ? Est-ce que
« l'Italie » n'a pas, hier encore, traité avec
la Prusse et signé une alliance offensive
et défensive ? Comment ! le roi de Rome
serait le seul roi auquel il fût défendu de
conclure un accommodement avec qui il
voudrait pour la garantie de son propre
territoire ? C'est encore plus absurde que
ce n'est violent.

« Eh bien ! telle est la situation que le
Piémont prétend imposer au Pape, avec la
permission de la France. Pourquoi ? Uniquement
parce qu'il veut aller à Rome, par force
ou par ruse ; par force, à la suite des
mazziniens ; par ruse, sous prétexte
de secourir la nationalité romaine et même
de sauver le « pouvoir spirituel » du Pape
en le dépouillant de son pouvoir temporel.

« S'il n'avait pas cette résolution arrêtée,
il commencerait par renoncer au vote de
Rome-capitale. Or, pas un de ses amis,
je dis des plus sobres, parmi les disciples
de Machiavel, n'ose le lui proposer. Quand
on leur lance ce défi brûlant, ils demeurent
muets, et leur silence, plus implacable que
leur parole, les trahit à la face du monde.

« D'ailleurs, si le Piémont n'était pas à
guetter Rome comme sa proie, pourquoi nous
presserait-il de la quitter ? Que lui fait
notre présence, sinon de lui être un reproche
permanent d'ingratitude ? Et, sur ce chapitre,
notre longanimité ne lui laisse guère de
scrupule.

« S'il ne comptait pas envahir Rome,
quel motif aurait-il de trouver mauvais que
nos soldats montent la garde au Vatican ?
Puisque ce Vatican est au Pape, s'ils n'avaient
pas envie de le lui prendre, quel intérêt
auraient-ils à ce qu'il fût défendu ou non
par une épée française ?

Comédie et mensonge ! Comédie qui
troupe plus personne, mensonge qui
révolte la conscience de tout le monde.

Les Florentins veulent que nous partions,
parce qu'ils veulent nous remplacer; ils
n'ont pas le courage de l'avouer, sans
quoi nous ne partirions pas.

« Que les masques tombent donc, à la
fin ! L'heure presse, et il faut être franc,
ne fût-ce que pour la dernière fois.

« La France doit savoir que si elle
abandonne Rome, elle la livre au Piémont
et à la Révolution.

« Et, comme elle a souci de son honneur
et de son intérêt, elle ne le fera pas ! —
Henry de Riancey. »

« La France, écrit M. Coquille dans le
Monde, à propos de la question romaine,
ne tient pas plus à la gratitude qu'à l'ingratitude
de l'Italie. Dans les événements qui
menacent l'Europe, l'Italie ne jouera
qu'un rôle insignifiant. Elle sera une
annexe de la victoire. Un jour, l'Allemagne
et la France réconciliées, reprendront le
chemin de l'Italie. Et elles en auront le
droit (droit nouveau), puisqu'elles en
auront la force. Quoiqu'il arrive, d'ici à peu
de temps l'avenir nous réserve d'autres
complications. Nous sommes dans une ère
de destruction, et bien fou qui compterait
sur le présent. »

La Presse demande la suppression de
l'Ecole polytechnique. Les journaux de
l'opposition commencent déjà une campagne
en règle contre cette proposition qu'ils
considèrent comme un « ballon d'essai » du
gouvernement.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Le Recueil des actes administratifs de
la préfecture du Nord contient un avis
annonçant qu'il a été décidé entre leurs
Excellences les Ministres de l'Instruction
publique et des Finances que la dispense
stipulée au profit des communes subventionnées
serait étendue à celles qui n'ont
point à demander le concours de l'Etat ou
du département pour l'Instruction primaire.
A l'avenir, le certificat d'exercice
ne sera donc plus exigé qu'une seule fois
et en fin d'année, sauf le cas de mutation
où il devra être produit au Receveur municipal
de la commune que l'instituteur
quittera pour se rendre à un autre poste.

M. le ministre de l'Instruction publique
vient de constituer un comité chargé de
recueillir des souscriptions ayant pour but
de fournir aux instituteurs primaires les
moyens de visiter l'Exposition de 1876.

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur,

« Sous le pseudonyme *Alquis*, un de nos
concitoyens a eu recours à la publicité de
votre honorable journal, pour entretenir
vos lecteurs d'une voie centrale, partant de
la gare et arrivant à la grand place de notre
ville. Parmi tous les projets qui préoccupent
à juste titre l'attention publique, celui
dont il est question passe à mes yeux comme
le plus intéressant. Tout le monde, en effet,
a de la voie ferrée; nous avons une gare
indigne de notre cité et de son importance
commerciale; l'administration du chemin de
fer du Nord ne peut tarder à la changer.
Où rebatira-t-on cette gare nouvelle ?
on ne peut songer à la placer ni sur le
remblai ni dans le déblai, on ne peut la
rectifier sur l'emplacement de la gare
actuelle, faisant face à des rues étroites
et mal tracées. Pour établir la gare
nouvelle de plein pied et dans des conditions
convenables, le point qu'indique
l'auteur de la lettre publiée dans votre

dernier numéro, me semble parfaitement
choisi, il est plus central encore que celui
de la gare actuelle; de là, une voie
magistrale de plus de 20 mètres ouverte à
toutes les circulations, suffisante pour
recevoir les flots de population que nous
amène le chemin de fer, à l'entrée de
laquelle il ne soit pas obligatoire d'écrire :
« Rue interdite aux voitures non suspendues »,
peut facilement et économiquement être
établie. La plupart des terrains nécessaires
à la création de cette rue ne sont grevés
d'aucun établissement industriel important.
Plus vite on s'en emparera, moins l'exécution
du projet sera coûteuse. Tout bien considéré,
l'extrémité de la rue de l'Avocat, est à
mes yeux l'unique point par lequel on
pourra relier la place à la gare, par
une artère convenable, en sauvegardant
les deniers de la cité. Je ne doute pas un
instant que ce projet ne réunisse toutes
les sympathies, et que notre administration,
si désireuse d'élever notre ville au niveau
qu'elle mérite, ne patronne un projet qui
permette aux étrangers d'avoir de Roubaix,
dès leur entrée, une toute autre idée
de celle qu'ils en conçoivent aujourd'hui.

« Un ami des intérêts roubaixiens. »
Roubaix, 29 novembre 1866.

On nous communique la note suivante :

« Lundi, la Société de la Grande Harmonie,
de Roubaix, célébrait la fête de sa
patronne, Ste-Cécile.

« A 11 heures 1/2, la musique se rendait
à l'église St-Martin pour assister à la
messe. Une foule considérable avait
précédé nos musiciens, afin de s'assurer
une place, c'est dire que l'église était
pleine d'amateurs qui ont pu juger de la
bonne exécution des morceaux annoncés
et qui devaient certainement attirer les
vrais amateurs de bonne musique.

« La Symphonie héroïque de Beethoven, a
été jouée avec cette perfection qui fait
reconnaître le talent du chef qui a interprété
cette œuvre magistrale. Cette musique,
qui n'est ordinairement goûtée que par un
nombre restreint d'auditeurs, c'est-à-dire
par les musiciens érudits, produisait sur
tous, indistinctement, un effet dont
beaucoup ne se rendaient pas compte. J'ai
entendu des personnes se dire : « Cette
musique ne chante pas, mais, elle a quel-
que chose qui élève l'âme !... »

« Ce qui prouve que la bonne musique,
bien exécutée, est toujours appréciée même
par un public incomplet. »

« La fantaisie sur des motifs d'Herold,
bien que d'un genre différent, est cependant
une musique que l'on aime à entendre.

« Nos musiciens se sont joués des difficultés
qui abondent dans ce morceau, ils nous
ont prouvé que s'ils ne se produisent
pas souvent en public, leur temps a été
bien employé, s'ils font peu de bruit en
temps ordinaire, ils savent l'employer à
l'étude des grandes œuvres, s'ils ne nous
donnent pas la quantité, ils nous donnent
la qualité, ce qui est bien préférable.

« Après la messe, la musique s'est rendue
au cercle en jouant des *pas redoublés*. Une
surprise, attendait un de ses membres à
qui M. P. Parent, président, remis une
médaille commémorative pour le quarante-
deuxième anniversaire dans le corps de
musique.

« Ce musicien, M. André Parent, habite
Mouvaux, où il dirige la musique.

« Quoique cette récompense lui était
bien méritée, il ne s'y attendait pas;
c'est pour lui un gage de la sympathie du
corps de musique pour les bons services
qu'il lui a rendus.

« A trois heures, un banquet réunissait
les musiciens et quelques invités, parmi
lesquels on remarquait MM. Grimonprez et
Barbotin, représentant le corps des
Sapeurs-Pompiers.

« Au dessert, on porta une santé à
M. P. Parent, président, à M. Brun-La-
voine, vice-président; au corps des pompiers,
aux solistes de la musique (sans
oublier la batterie). Mais jamais, je crois,
un *viva* n'a été entonné avec plus de

verve que celui porté à la santé de M.
Victor Delannoy. C'était de la franche
chacun a voulu s'approcher de ce chef aimé
pour lui témoigner sa sympathie, et c'est à
peine si M. Delannoy a pu prononcer
quelques mots; tant était grande son
émotion. Un tonnerre d'applaudissements
accueillit aussi ces paroles de M. Brun.
« Je puis vous assurer, Messieurs, que
je n'ai jamais de ma vie je n'ai rencontré
un chef de musique aussi capable que M.
Victor Delannoy. »

« Nous avonseu souvent occasion de dire
du bien de M. Delannoy, nous tombons
peut-être dans des redites, mais les témoignages,
si justement mérités, de cette
franche amitié, nous ont tellement émus,
que nous ne pouvons pas résister au désir
de lui exprimer de nouveau combien nous
sommes heureux de pouvoir les consigner
ici.

« Le banquet a été très animé. Le bon
ordre n'a cessé de régner au milieu de nos
musiciens qui ont pris pour devise l'*accord
parfait*.

« Dimanche prochain, à la messe de
11 heures 1/2 à Notre-Dame, la musique
exécutera les deux morceaux qui ont été
joués à la messe Ste-Cécile.

« MUCHAUSA. »

Dans la nuit de mardi à mercredi, vers
une heure, un incendie a eu lieu chez
Mlle Bonte, lingère, rue de l'Empereur.
Le feu, dont on ne connaît pas la cause,
s'est déclaré au rez-de-chaussée. Les dégâts
sont évalués à 800 fr.

Les secours ont été apportés par les
voisins.

Dans son audience d'hier, le tribunal
correctionnel a condamné à deux mois de
prison et 200 francs d'amende, le nommé
Alphonse Tillier, de Roubaix, prévenu
d'attentat à la pudeur.

Un mois de prison a été aussi octroyé à
Benoît Duthoit, dit Bruno, d'Halluin, pour
avoir maltraité ses voisins.

Au marché aux grains de Lille du 28
novembre il y a eu une hausse de 1 f. 18 c.
à l'hect.

Le *Moniteur belge* publie un arrêté royal
qui autorise l'entrée et le transit des animaux
de race porcine par toutes les frontières.
L'entrée des animaux de race bovine,
venant d'Allemagne, est également
autorisée.

EXPOSITION DE 1867.

Nous avons le projet de publier sous ce
titre, et le plus souvent possible, tous les
renseignements que nous aurons pu nous
procurer sur le développement graduel des
travaux en cours d'exécution, en vue de
la grande solennité internationale qui se
prépare pour 1867.

Au point où en sont les choses, cette
question est de celles qui intéressent tout
le monde. Nous ferons donc en sorte de
tenir, autant que nous le pourrons, nos
lecteurs au courant des différentes phases
que suit cette importante affaire.

Voici les nouvelles les plus récentes qui
soient arrivées jusqu'à nous :

Les constructions proprement dites, —
c'est-à-dire, le gros œuvre du palais du
Champs-de-Mars, — sont terminées. Il ne
reste ni une charpente à mettre en place,
ni un boulon à river, tout est fini. Malgré
les difficultés tous les jours renaissantes
et tous les retards inévitables, surtout
dans un travail de cette importance, on
n'a pas dépassé les délais prescrits.

Tous sera prêt à l'époque fixée; l'ouverture
solennelle de l'exposition aura lieu le
1^{er} avril 1867. Il n'y aura plus, le 31 mars
au soir, ni un ouvrier ni une caisse dans
le Palais. La commission impériale tiendra
donc religieusement la promesse qu'elle a
faite à l'univers industriel. A l'heure dite
sa mission sera remplie, et le Palais du

avec des coquilles de saint Jacques sur les
dos. Des soldats espagnols à pourpoint à
crêvés, des nonnes et des moines se croisent
sur les chemins, et l'on y voit même
une statue de la Vierge suspendue à un
arbre... et tout cela dans un temps où il
n'y avait ni christianisme, ni saint Jacques
de Compostelle, ni couvents, ni espagnols.

« C'est étrange en effet, dit Deodat en
souriant. Il me semble cependant que ces
fantaisies inconvenantes ne peuvent faire
grand honneur à un artiste. Est-ce donc
l'habitude chez d'autres encore, dans les
Pays-Bas, de se jouer ainsi des plus saintes
choses ?

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.

Pas de Crédit.

Nous ne saurions trop recommander
aux personnes d'ordre et d'économie, de
s'adresser chez Savigny, tailleur, 47, rue
Neuve-des-Petit-champs, qui ne vend
qu'au comptant et accorde 15 % d'es-
compte. 21d. 6330-8716

Gravures nombreuses, merveilleuses;
Rédaction brillante, parfaitement appro-
priée au jeune âge;
Moralité toujours irréprochable;
Enfin, bon marché inouï et Prime vrai-
ment extraordinaire;

Tels sont les avantages qui font du *Magasin
illustré des Enfants* une publication
hors ligne, que nous ne saurions trop
recommander aux parents (Voir aux
annonces). 30 n. 6548

M. Van de Werve s'était tenu le plus
souvent à la porte de la salle pour souhai-
ter la bienvenue aux entrants; mais en ce
moment, comme il supposait que le plus
grand nombre des invités étaient arrivés,
il quitta son premier poste et se mit à se
promener de groupe en groupe, en se mêlant
ça et là à la conversation et en disant
quelques paroles agréables à chacun.

Le vieux Deodati s'était assis dans un
fauteuil contre la muraille, vers le milieu
de la salle. Chaque invité pour ainsi dire
lui avait souhaité la bienvenue et l'avait
félicité de son arrivée dans les Pays-Bas;
il avait eu à répondre à tant de saluts et
de politesses qu'il se sentait fatigué d'a-
voir tant parlé, et d'être resté si longtemps
debout, et était allé s'asseoir pour un
instant à l'écart dans le fauteuil pour se
reposer.

A côté de lui, était assis Simon Turchi
qui s'entretenait familièrement et à voix
basse avec le vieillard. Le traitre feignait
une affection extraordinaire pour le vieux
gentilhomme et le flattait autant qu'il pou-
vait par mille marques de respect et de
complaisance. Déjà ils avaient parlé de la
tentative d'assassinat et Simon Turchi avait
exprimé l'étonnement que lui avait causé
cet attentat, attendu qu'il ne savait ni ne
croyait que Geronimo eût un seul ennemi
au monde. Sans doute l'assassin Brufferio
devait, s'être trompé, chose qui avait pu
arriver facilement par l'obscurité profonde
qui régnait le soir de l'attentat.

Tandis que Simon Turchi, calme en appa-
rence, s'entretenait ainsi avec le vieux
gentilhomme, il devait cependant cacher
au fond de son âme un secret dessein, un
coupable projet; car, presque à chaque
mot, il dirigeait son regard plus loin dans

la salle vers Geronimo et s'efforçait de
deviner sur ses traits ou d'après ses gestes ce
qu'il disait. Il ne perdait pas un instant
de vue le fiancé de Marie.

Quand l'entretien sur l'attentat fut ter-
miné, le vieux Deodati laissa errer ses
yeux sur les différents groupes d'invités et
demanda enfin à Turchi :

« Quel est donc cet homme au surout
de velours violet et à manches étroites,
auquel ces négociants là-bas semblent
témoigner tant de respect ? Je ne parle
pas de ce grand vieillard; j'ai fait la con-
naissance de celui-là; c'est le riche Fugger
d'Augsbourg; c'est l'autre qui se
trouve à côté de lui.

« C'est un banquier, » signor, répondit
Simon Turchi. Il est aussi très-riche et se
nomme Lazare Turcher. Devant lui se
trouve le chef de la maison des Hochstetter.
Ceux qui prêtent l'oreille à ses paroles
sont des gentilshommes appartenant aux
grandes maisons de commerce des Gigli,
des Spignoli et des Gualterotti. De côté,
derrière eux, se tient don Pezoa, le fac-
teur du roi de Portugal; il s'entretient
avec Diego d'Aro et Antonio de Vaglio,
facteurs de l'Espagne. Les gentilshommes
qui les entourent sont des négociants ita-
liens et portugais dont je pourrais vous
dire les noms, car je les connais tous.
Mais tant de détails seraient sans intérêt
pour vous.

« Je vous suis reconnaissant de votre
complaisance, » signor Turchi, répondit
Deodati. Mon vieux Geronimo devait me
donner toutes ces explications; mais il est
entouré là-bas de ses jeunes amis et, comme
il regarde de temps en temps de notre
côté, il est probablement convaincu que je
ne puis, me trouver dans une société

meilleure ni plus agréable que la vôtre...
Veuillez seulement me dire encore quel
est ce beau vieillard qui se trouve à la se-
conde table et explique quelque chose à
des personnes qui semblent l'écouter avec
une grande attention.

« Autour de la table, signor, sont assis
les hommes les plus savants de la Néer-
lande. Cet orateur à cheveux blancs est le
vieux Graphoos, secrétaire de la ville
d'Anvers et auteur de plusieurs belles œu-
vres latines. Le jeune homme sur l'épaule
duquel il s'appuie est son fils Alexandre
qui est aussi très-éruité. Devant lui est
assis Abraham Ortélius, le grand géogra-
phe, qu'on regarde comme le Ptolémée de
son temps. A côté d'Ortélius se trouve son
ami et collaborateur Gérard Mercator qui
comme savant géographe est aussi une des
lumières de notre siècle. Le seul person-
nage que vous puissiez reconnaître à son
costume pour un Italien, parmi ces savants
néerlandais est Louis Guicciardini, gen-
tilhomme florentin qui rassemble ici les
matériaux d'une description étendue des
Pays-Bas et particulièrement de la puis-
sante ville commerciale d'Anvers. Cet
homme simplement mis, qui porte une
barbe noire et tient un livre à la main,
c'est Christophe Plantin qui est occupé à
fonder à Anvers une imprimerie d'une
merveilleuse importance. Cet établissement
sera tellement spacieux qu'il englobera
plusieurs maisons; des centaines d'ouvriers
seront occupés tous les jours à composer,
corriger et imprimer des livres dans toutes
les langues de la chrétienté. Il ne faut pas
manquer, signor, d'aller visiter l'établis-
sement de cet homme éminent; tout
inachevé qu'il est, il sera cependant pour
vous un sujet d'étonnement.

« La Néerlande est un pays béni, dit
le vieux Deodati. Si l'air n'y est pas aussi
épuré que dans notre belle Italie, les hom-
mes y sont courageux, actifs, intelligents,
industriels, savants et possèdent dans une
large mesure toutes les conditions qui
peuvent donner la prospérité matérielle et
le progrès moral. — Je m'étonne, signor,
que vous qui êtes étranger ici, vous con-
naissiez la ville et ses habitants comme si
vous y étiez né.

« Il y a déjà quelques années que j'y
demeure, répondit Turchi. Ces messieurs
sont les visiteurs habituels de la maison
de M. Van de Werve et je les ai vus si sou-
vent que je les connais comme de vieux
amis... Vous voyez, là-bas, ce coin près
du clavecin où l'on parle haut, où l'on rit,
où l'on plaisante, n'est-ce pas ? Vous re-
connaissez sans doute que ces gens, aux
costumes si divers et si libres de langage
et d'allures sont des artistes ?

« En effet... N'est-ce pas le Raphaël flam-
mand, Frans Floris, que ce bel homme aux
nobles traits que les autres paraissent en-
tourer avec respect ?

« Oui, c'est lui qui vous a été présenté
hier par M. Van de Werve et qui vous a
fait avec une si fervente admiration l'éloge
de l'art italien.

« Il y a à côté de lui un singulier per-
sonnage; son attitude même est plaisante;
ses gestes invitent à rire.

« C'est Pierre Broughel, humoriste, qui
conçoit tous ses tableaux de telle façon
qu'ils semblent n'être faits que par plai-
sance. C'est pourtant un artiste très-
estimé. J'ai vu dernièrement de lui un
tableau où il représente le Sauveur portant
sa croix au calvaire. Sur ce tableau de
Pierre Broughel se trouvent des pèlerins